

René Dionne, *La Littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1993, 87 pages

François Paré

Number 74, November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43024ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, F. (1993). Review of [René Dionne, *La Littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1993, 87 pages]. *Liaison*, (74), 42–43.

René Dionne, **La Littérature régionale aux confins de l'histoire et de la géographie**, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1993, 87 pages.

La passion de René Dionne pour les littératures périphériques est bien connue. Ses *Propos sur la littérature outaouaise et franco-ontarienne*, publiés de 1978 à 1983, avaient attiré notre attention sur l'étroite parenté qui lie toutes les littératures écrites en marge des grands centres. Et voilà bien quinze ans que René Dionne commente et enseigne la littérature franco-ontarienne, s'en faisant un critique sévère autant qu'un défenseur acharné. Dans ce contexte, le petit livre qu'il vient tout juste de faire paraître chez Prise de parole constitue un essai de définition, un bilan de recherche et une sorte de témoignage personnel au terme d'une riche carrière universitaire. C'est ce dernier aspect qui, conférant au livre une mission polémique, ne fera pas l'unanimité chez ceux-là même qu'il souhaite défendre.

Le livre se divise en trois sections assez distinctes. Il s'agit d'abord d'un essai de définition de la «littérature régionale», où Dionne fait appel à certains textes du XIX^e siècle français et québécois; ensuite vient un chapitre consacré aux conditions d'émergence des «littératures régionales»; et enfin un bilan de ces littératures (total des titres publiés, nombre d'anthologies, etc.) nous est offert, dans le contexte canadien uniquement. Ces trois chapitres sont accompagnés de notes abondantes qui, à elles seules, constituent une bibliographie des ouvrages les plus pertinents dans le domaine.

Très succincte, souvent schématique, l'étude que nous propose René Dionne ne résout pas tous les problèmes. À commencer par l'expression «littératures régionales» qui permet, bien sûr, d'établir un rapport avec le même type de littératures en France, mais qui reste, à mon sens, au Canada surtout, peu opératoire. En effet, si Dionne peut affirmer que la littérature gaspésienne ou estrienne existe en tant que telle (mais ces littératures existent-elles vraiment dans leur institution?), parle-t-il alors de la même chose quand, du même souffle, il qualifie de «littératures régionales» les littératures acadienne et franco-ontarienne? Ce problème de la définition m'a profondément gêné, tout au long de ma

lecture. Dionne prend pourtant l'heureuse précaution de définir le mot «régional» dans son sens le plus neutre possible. Mais ce *caveat* ne suffisait pas à résoudre le malaise. Peut-être aurait-il été préférable d'utiliser le mot «périphérique», très prisé dans les écrits actuels, et qui a l'avantage de ne pas mêler les cartes.

Dans les deux premiers chapitres, René Dionne s'attache à distinguer les littératures nationales (France, Canada, Québec actuel) des littératures régionales (régions françaises, Acadie, Ontario français, Ouest canadien). Dans cette dichotomie, plus facile à établir pour la France que pour le Canada, Dionne prend le parti du «régional», les régions étant souvent de grands ensembles, identifiables «soit politiquement à une province entière, soit géographiquement à un ensemble de provinces (...), soit socio-économiquement à une agglomération urbaine et à son voisinage» (p. 25). Ces «régions» diverses aspirent à jeter les bases d'un corpus littéraire qu'elles peuvent réclamer pour elles-mêmes et sur lequel elles fondent leur affirmation en tant qu'entités autonomes. Par la publication, l'enseignement, les journaux et magazines, la recherche universitaire et l'aide gouvernementale, les «régions» finissent ainsi par récupérer les parts du corpus national qui les intéressent.

Bilan de ce qui a été accompli, enfin, dans chacune des régions, le troisième et dernier chapitre servira de référence en soi fort utile. On y trouvera un aperçu des réalisations globales et du développement de l'institution littéraire, non seulement au Québec (contexte national ici), mais aussi en Acadie, en Ontario français et dans l'Ouest canadien. Dans certaines régions québécoises, l'institution littéraire est plus embryonnaire, ce qui n'est pas le cas en Acadie ou même en Ontario français. Ainsi, ce qui frappera (et choquera) sans doute les lecteurs franco-ontariens et acadiens, c'est la réduction implicite de leurs corpus littéraires au statut d'appendices de la littérature nationale. De quelle littérature nationale s'agit-il ici? La canadienne, admettant qu'une telle chose existe? La québécoise? Dans ce dernier cas, les relations entre la «région» acadienne et la «nation» québécoise sont beaucoup plus complexes que ne le laisse croire le schéma proposé par Dionne. Depuis 1975 environ, les institutions littéraires acadienne et franco-ontarienne ont tendance à se comporter comme des institutions nationales, un



RENÉ DIONNE

PHOTO : STUDIO VON DULONG

comportement que ne pourraient adopter les littératures régionales québécoises puisqu'elles ne reposent jamais sur le concept de «nation».

Le livre de René Dionne ne voulait pas être exhaustif, ni d'ailleurs résoudre tous les problèmes du régionalisme littéraire. Cependant, malgré la sincérité et l'érudition de son auteur, ce livre me semble souffrir, en fin de compte, d'une brièveté qui ne pouvait mener qu'à des classifications trop schématiques.

François PARÉ

Monique Genuist, **Le Cri du Loon**, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1993, 164 pages.

Le nom de Monique Genuist n'est pas inconnu. Elle est l'auteure de nombreux articles et de deux ouvrages de critique littéraire, l'un consacré à Gabrielle Roy (*La Création romanesque chez Gabrielle Roy*, Éd. Pierre Tisseyre), l'autre à Jacques Languirand (*Languirand et l'absurde*, Cercle du livre de France). Toutefois, c'est vers la création romanesque qu'elle se tourne dans **Le Cri du Loon**.

Ce qui frappe d'emblée le lecteur dans cet ouvrage, c'est le style. Dès la première page, nous sommes plongés en pleine poésie : *Isa passait pour gitane sur la terre de blondeur où elle avait échoué, entraînée par un jeune mari, timide et rose, épris d'exotisme*. Et cette poésie, qui fait le grand charme du livre, imprègne tout le roman, en particulier les nombreuses descriptions de paysages, tant de la campagne lorraine que des vastitudes de la prairie et des forêts du Nord.

La nature, en effet, est partout présente dans **Le Cri du Loon**. Dès l'âge le plus tendre, Ariane a rêvé aux pays du Nord, captivée par les histoires de trappeurs et de chercheurs d'or que lui contait son père et, plus tard, par les romans de Jack London et de Curwood. Et maintenant, voilà que le destin l'amène en Saskatchewan. Ariane, qui n'est pas sans avoir quelque affinité avec l'auteure, doit faire un choix entre deux pays. Dans l'un, la paisible Lorraine, univers maternel, l'attend la

douce Isa, mère aimante et aimée; l'autre, le nouveau pays, viril, violent, mystérieux, ensorcelant, est le domaine de l'Indien Littlecrow, dont la jeune fille tombe amoureuse. C'est cette opposition entre deux paysages, entre deux êtres symbolisant ces paysages et véritablement fondés dans la nature environnante, qui est l'essence du roman.

L'ouvrage de Monique Genuist m'a fait songer à Marie Le Franc. Bien sûr, ce sont les Laurentides qui inspirent cette dernière, tandis que Monique Genuist nous peint la Saskatchewan. Mais, comme Ariane, les héroïnes de Marie Le Franc sont fascinées par le nouveau pays et, pour elles aussi, celui-ci est symbolisé par un homme mystérieux, proche de la nature, à même d'accomplir n'importe quelle tâche qu'exige la survie dans le Grand Nord. Cependant, Littlecrow n'est pas uniquement un homme des bois. Élevé par des Blancs, il est aussi un citoyen qui gagne sa vie dans les villes. Peut-être en perd-il ainsi de son mystère et, partant, de son charme. Mais ce qui ressort de cette dualité chez le personnage, c'est que, comme elle empiète sur la forêt, la civilisation blanche détruit graduellement l'identité des autochtones : *j'ai oublié ma langue, perdu mes traditions, ma culture, ma famille. Sous ma peau bronzée de Cree, j'ai le cœur blanc. Un Grey Owl à l'envers, voilà ce que je suis devenu* (page 138). On le voit, la critique sociale a aussi sa place dans le roman.

Si, parfois, Littlecrow et surtout Isa semblent des personnages oniriques plutôt que des êtres de chair, c'est qu'ils représentent chacun une des hantises d'Ariane. Quant aux personnages secondaires qui entourent la jeune fille, Monique Genuist réussit à les rendre vivants, avec ici et là une pointe d'ironie lorsqu'elle décrit certains Français qui s'acharnent à dénigrer tout ce qui n'est pas «comme chez nous». Mais ce qui séduit surtout dans **Le Cri du Loon**, c'est le style enchanteur. Sans doute pourrait-on parfois reprocher à l'auteure un peu trop de recherche, quelque inversion maladroite. **Le Cri du Loon** n'en est pas moins un ouvrage prenant, un premier roman réussi.

Paulette COLLET

Critique

ROMAN

